

Magret et l'Ergomane.

Magret en son placard

En général Magret avait besoin de deux blancs secs pour démarrer sa journée, et de plusieurs autres à intervalles réguliers pour l'amener jusqu'au soir. Madame Magret le lui reprochait parfois. Il la regardait alors de cette façon grave et sévère qui avait fait craquer des dizaines de suspects : *« Dis moi, Simone, à part ça et le boulot, qu'est ce qui me reste ? »* Madame Magret, qui lui avait imposé chambre à part dès sa très précoce hystérectomie, prenait un air outragé et furieux. Il savait alors qu'elle le laisserait en paix plusieurs semaines sur la question des petits blancs.

Parce qu'il y avait un joli petit soleil de printemps sur les quais, Magret prit sur le zinc du « Passage à Tabac » rue Bordas, cinq blancs supplémentaires, et pour une fois, daigna répondre d'un hochement de tête au taulier qui lui demandait :

« Je les mets sur votre ardoise commissaire ? »

Malgré deux quasi chutes dans les longs escaliers qui menaient à son bureau, il était somme toute assez détendu en y arrivant. Il mit son chapeau à côté du portemanteau, mais ne s'en rendit pas compte et s'assit brutalement dans son fauteuil. La pipe qu'il avait laissée sur le bureau la veille était aussi bourrée que lui, il parvint non sans mal à l'allumer laissant échapper alors un nuage de fumée tel que toutes les alarmes incendie de l'étage se mirent à sonner.

Quand elles se turent, Magret cessa de froncer les sourcils, et ferma les yeux pour goûter la douceur du temps qui passe. Il dut les ouvrir aussitôt, car Michalon lui secouait l'épaule.

« Vous êtes arrivé patron ? J'ai entendu l'alarme. Héééé ! Non ! Patron, réveillez vous ! Il est déjà Onze heures dix et quelqu'un vous a appelé ce matin, il faut rappeler ce numéro, oui, patron ra-ppeler- ce – nu – mé - ro, compris ? »

Magret se sentait bien et souriait à son adjoint comme un benêt. Il prit la feuille que lui tendait Michalon, et, la tournant dans des sens divers, parvint, après un renvoi mixte « Muscadet / Saint Claude », très chargé, à reprendre sommairement pied dans la réalité.

« Grmpff ? »

« Ouais... ben, ne bougez pas patron je vais vous chercher un café avant que vous n'appeliez ».

Michalon, surnommé « petit Robert » dans la maison, adorait son chef. Et avait pour lui la tendresse d'une poule pour son poussin, (si on accepte d'imaginer une poule maigrelette flanquée d'un énorme poussin déplumé). La gloire du commissaire était passée depuis longtemps sans qu'on puisse déterminer exactement pourquoi. L'époque avait changé, les méthodes aussi, tout le pays avait changé, d'ailleurs, et les malfrats, malfaiteurs, meurtriers et assassins, avaient suivis le mouvement. Magret avait été lourdement affecté par cette évolution des choses. Assis sur des lauriers fanés, il s'était trouvé dépassé. Classiquement, il en concevait une amertume qu'il avait cru guérir en l'arrosant méthodiquement. Devenu agaçant, puis ennuyeux, puis franchement indésirable, il n'avait été maintenu en poste qu'en raison de quelques appuis apportés au nom des services rendus.. Un service des « affaires diverses » avait été créé à son usage exclusif, pourvu d'un local et d'un poste d'adjoint, les deux rapidement occupés par le petit Robert. Une obscure affaire – jamais résolue- d'abus de pouvoir lors d'un contrôle chez les dames en camionnettes du Boulevard Pardaillan, expliquait qu'il se retrouvât là. Bien sûr on ne confiait au service que des affaires secondaires, mais, pour peu qu'un cas parvienne à intéresser un peu Magret, ce dernier faisait preuve de quelques idées astucieuses, lointains échos des éclairs d'intuition qui avaient fait sa renommée. Michalon devenu bras armé d'un quasi impotent en profitait doublement : il partageait les lauriers des enquêtes résolues

grâce à son mentor, et vibrait d'éprouver à chaque instant son utilité comme conservateur attentif des ruines d'une splendeur historique.

Depuis quinze mois que rien de sérieux n'avait été confié au « service des affaires diverses » Michalon avait eu le temps de vérifier les effets dramatiques de la placardisation progressive de son héros.

« *Encore heureux que sa femme soit gentille* » se disait il alors, en se remémorant l'épouse du commissaire croisée 10 ans plus tôt lors de la soirée des œuvres de la police.

Le café était terriblement fort, une vraie dynamite signée Michalon qui savait en général évaluer la dose nécessaire. Magret fit la grimace dès la première gorgée et se força à avaler tout le reste. La nausée l'envahit dès qu'il reposa le gobelet.

Il traîna aussi vite qu'il le put jusqu'au lavabo derrière le paravent sa lourde carcasse secouée de hauts le cœur.

Mais il résista au vomissement. Relevant la tête il aperçut son visage dans le petit miroir et fut effaré : Il ne voyait là qu'un masse livide, pleine de plis, barrée vers le bas par le trait violacé et bouffi d'une bouche si lourde et amère qu'il se sentit obligée de la crisper vers une sorte de sourire tragique.

« *Mais Bon dieu de Bon Dieu, grogna t-il, qu'est ce qui m'arrive ?* ».

Michalon vint près de lui, derrière le paravent.

- *Ca va patron ? On appelle maintenant ?*

Maigret se rassit, fit un effort gigantesque pour saisir le combiné sans fil que lui tendait son adjoint et composer sur les touches, le numéro qu'il lui avait confié.

Une voix de femme lui répondit. « *Etablissements Burnout, l'écologie, c'est nous, que puis-je pour vous ?* »

« *Mmmmpff ? Euh ... Commissaire Magret à l'appareil.*

« *Oh oui, commissaire, ne quittez pas, je vous prie, je vous passe immédiatement Monsieur Burnout !* »

-*Mmmmpf*

« *Allo ? Antoine ? Antoine Magret ?*

« *Mmmmmmpfff !?* »

« *Oui, c'est Nicolas Burnout. Le petit Nico, tu te souviens ? Le fils du ferrailleur, de Saint Berlé du Mont, à l'école avec Monsieur Gentily* »

Magret se souvint immédiatement et sans plaisir du petit Nico à Saint Berlé. Dans la classe unique du Père Gentily ils étaient en permanence au coude à coude pour la première place, les prix et les bons points. A vrai dire la rivalité était surtout le fait de Nicolas, qui se montrait facilement envieux des réussites de son camarade. Magret, enfant, avait quant à lui la réussite facile mais placide. L'agitation compétitive, tantôt colérique, tantôt triomphante de Nicolas le laissa indifférent au cours préparatoire, perplexe aux cours élémentaires, méfiant au premier cours moyen et carrément agacé au second. Sur les ordres de son père, Nico était finalement resté, en classe de « certif » avec le vieux Gentily, quand Antoine Magret partait au collège de Belmont. Il avait alors été soulagé de quitter l'émulation forcenée imposée par le fils du ferrailleur pour naviguer dans les eaux, amicales et confortables, de la « bonne moyenne » du collège.

- *Alors on va se revoir bientôt ?* poursuivit Burnout

- *Hein ?*

- *T'es pas au courant, ton divisionnaire t'as rien dit ?*

-*Mmmmpff, mais dit quoi ?* Antoine Magret sentait revenir intact l'agacement sur lequel il avait quitté son camarade, trente ans plus tôt.

- Ah, ben ! excuse moi Antoine, je te contacte trop vite, sans doute, une drôle d'affaire, tu sais mais tu vas être au courant bientôt, je suis soulagé que ce soit toi qui t'en occupes.. je te laisse alors on se recontacte dès que tes chefs t'auront confié le dossier . Salut vieux, à très bientôt.

- ???

Il a raccroché !

Michalon ne parut pas surpris

- *Le Big Boss voulait vous voir tôt ce matin, mais je lui ai dit que vous étiez au dehors pour clore l'affaire de la vieille de la rue Bordes. Peut être que vous pourriez aller voir le boss maintenant. Je vais avec vous, si vous êtes d'accord, Chef ?*

Magret opina et geint sourdement en se levant du fauteuil

Retour à Saint Berlé.

Seul passager dans une partie première classe du TER bombardier qui le menait à Saint-Berlé Magret pensait à l'entretien de la veille avec son divisionnaire et restait épouvantablement sous le choc. Tellement sous le choc qu'en arrivant à la gare il avait préféré monter directement dans le train que descendre au buffet les petits blancs familiers.

Le nouveau divisionnaire était nettement plus jeune que lui, Il n'avait pas été injurieux, ni colérique, ni même impoli. Mais en sortant de cette rencontre rapide Magret avait pris conscience qu'il avait glissé depuis un moment sur la pente d'une déchéance peut être irréversible ...

« Ah ! Magret... fermez la porte. Heuh ! Vous êtes là aussi Michalon ? Bon, comme vous voulez. Voilà..

Le directeur adjoint d'une obscure entreprise des deux Sèvres est mort hier dans son bureau. Le médecin a constaté un décès sans mystère, et signé le permis d'inhumer, mais un des proches du mort, un député qui a le bras long, et l'oreille du garde des sceaux, a tellement insisté en prétendant que la mort était louche, que le procureur a voulu qu'on aille voir. On va donc faire quelque chose pour la forme. Vous y allez, vous voyez, vous rentrez, vous me rendez compte et le problème sera réglé. Pas de vagues, pas de suites, un rapport de deux pages dès que possible, pour clore l'affaire et zou. ! Compris ? »

Puis il se tut, leva les yeux du maigre dossier, posa son regard sur Magret, qui vacilla sous les ondes puissantes d'un mépris perceptible et ravageur Un coup d'œil de pitié dégoûtée. L'idée de disparaître vint à Magret. Devenu muet, il put tout juste hocher la tête.

« Bon Dieu, pensa t-il, ils me mettent de corvée de chiottes maintenant ! »

Le train démarra, après les annonces d'usage Magret fut tout à coup traversé par la peur d'avoir oublié le dossier que lui avait préparé Michalon. Brutalement inondé de sueur, il se précipita sur sa serviette en cuir. Ouf ! le document était là, chiffonné sous un vieux code pénal. Il était devenu comme ça, doutant de lui pour la moindre chose

Dans le sac, il y avait un post-it mauve et chiffonné qui s'était collé au rabat de la serviette :

« Patron, voilà ce que j'ai pu trouver, C'est vrai, que l'histoire est bizarre, finalement, mais je ne sais pas pourquoi. Si vous avez besoin de moi, appelez, pas de soucis, le petit Robert applique... » RM

Magret déchiffonna tant bien que mal les Feuilles A4 agrafés, copie du fichier Word, imprimée par Michalon qui y avait passé tout un après midi.

« Inspect. Michalon à Inspect. Principal Magret.

Le mort : Jean Baptiste **Vachery**

36 ans. Célibataire. Directeur adjoint de l'entreprise BURNOUT depuis 7 ans.

Trouvé mort Mardi Matin, la tête sur le clavier de son ordinateur. C'est la secrétaire, Sylvie **Gomez**, qui l'a trouvé en arrivant. Le médecin appelé a constaté le décès. : Arrêt cardiaque. Le type avait dû travailler tard la veille, et décéder dans la nuit. Le médecin (Docteur **J.Larnaud**) a dit qu'il était mort depuis 3 heures à peine. Mais il n'est pas légiste.

Les gendarmes alertés sont venus pour faire une rapide enquête et n'ont rien trouvé, en tout cas rien signalé d'étrange.

Jean Baptiste était décrit comme discret et d'humeur égale, plutôt apprécié. On le voyait régulièrement au garage et il déjeunait 2 ou 3 fois par semaine à l'hôtel Restaurant « La petite Arche » au Bourg. Mais il habitait sur Niort, dans un appartement prêté par son oncle : **Aymar Vachery**. Apparemment la vie de Jean Baptiste se résumait au travail et aux voitures. Son seul luxe visible était de rouler dans une Jaguar Mark 2 de 68, entretenue à Berlé (d'où le garage). En fait il paraît qu'il possède au moins trois véhicules du même genre, qu'il retape pendant ses Week-ends.

Pour ce qui est de la bête, il voyait épisodiquement mais régulièrement et depuis des années, à Niort, une lointaine cousine, mal mariée. C'est de notoriété publique.

Je tiens tout cela de Madame Gomez, sa secrétaire. Femme très bavarde mais mine inépuisable de renseignements de cet ordre.

Aymar Vachery.

Actionnaire du groupe qui possède l'entreprise Burnout, Il y a placé son neveu comme directeur Adjoint. Depuis, l'entreprise s'est développée et orientée vers la récupération des déchets métalliques et progresse régulièrement.

D'après Sylvie Gomez :

Aymar Vachery, 67 ans, homme d'affaires. Ancien député, ex membre de la commission des lois à l'assemblée. C'est lui qui prétend que la mort est suspecte et a provoqué tout le ramadan. C'est à lui que vous devez votre voyage.

Toujours selon la même source :

Aymar a été co propriétaire pendant 3 ans de l'entreprise de ferrailles que **Nicolas Burnout** avait hérité de son père, D'après ce que j'ai compris, après la mort de son père, Nicolas Burnout, celui que vous connaissez, n'a pas réussi à gérer l'entreprise. Pour s'en sortir, il en a vendu la moitié à Aymar Vachery, qui est venu sur place un court moment pour remonter et restructurer le bazar, avant de faire racheter toute la boutique par le groupe dont il est actionnaire et de ne laisser à Nicolas que le poste de Directeur. Pendant 4 ans Nicolas a géré plutôt mollement l'entreprise qui n'était plus à lui, et finalement Aymar lui a imposé son neveu comme sous-directeur, en attendant que Burnout fasse valoir ses droits à la retraite.

Nicolas Burnout : Ancien héritier, il n'est donc plus que directeur salarié, essentiellement chargé du réseau commercial des clients industriels Décrit comme un homme très agité, plutôt agressif, très amer, évidemment.

La situation en résumé:

Burnout, héritier sans talent, dépossédé, directeur potiche de l'entreprise.

Aymar Vachery, ex associé, puis propriétaire de l'entreprise.

Jean Baptiste Vachery, le neveu du précédent placé par son oncle et destiné à devenir le vrai patron, ce qu'il est déjà au plan de la compétence, semble t-il..

Moralité : Si Jean Baptiste Vachery avait été assassiné, Burnout aurait fait un suspect de premier ordre avec quelques mobiles corrects : vengeance, déstabilisation d'une entreprise qui lui échappe, etc... »N'hésitez pas à me joindre, je serai au bureau...RM.

Sur le parvis de la gare de Berlé, Magret était perplexe, Contrairement à ce qui était prévu aucun taxi ne l'attendait. Son cœur se serra ; être de retour au pays de cette façon créait une nostalgie pénible. Quarante cinq ans plus tôt c'est son père qui serait venu le chercher à cette gare, avec la vieille Simca Aronde, bleu ciel, qui faisait sa fierté.

En soupirant, il prit dans sa serviette le téléphone portable. Ayant déclaré à l'époque de leur apparition qu'il n'aimerait jamais ces appareils, il avait tendance à égarer le sien régulièrement. Il chercha le numéro de Madame Gomez que Michalon lui avait inscrit sur la première feuille de son dossier.

Il était surpris de voir sa main trembler autant en cherchant les touches.

Avant d'avoir terminé de composer le numéro, il aperçut un camion de ferraille gris et vert qui longeait doucement la place bordée de rares platanes. Sur la benne le Nom « Burnout » s'étalait largement. Il n'hésita pas et trotta à travers la place de la gare, pour se planter devant le véhicule, main levée, comme un agent de la circulation. Après avoir pilé, le chauffeur s'apprêtait à râler quand Magret lui mis sa carte professionnelle sous le nez, en lui grognant la formule magique : « *Police, mon vieux ! Ne vous énervez pas. Vous rentrez à l'entreprise ? Oui ? Alors vous me déposerez devant les bureaux.* »

La surprise passée, le chauffeur tenta de lier conversation avec son passager improvisé. Magret avait eu bien du mal à se hisser sur le fauteuil passager, défoncé et sale du vieux Berliet

- *Vous venez pour la mort du Jean-Ba non ?* dit le chauffeur.

C'était un jeune type en jean et T-shirt, aux cheveux très courts, avec deux piercings sur le sourcil. Son air déluré et sournois ne plaisait pas à Maigret, et il ne répondit rien.

L'autre alla carrément à la pêche.

- *Vous savez ce qu'on dit ? que Bernout l'aurait épuisé, le Jean-Ba, à le tourmenter en permanence avec des tas de remarques à la con, des piques à n'en plus finir, des conneries du genre à le traiter de pédé ou Dieu sait quoi, de sa mère. Enfin c'est ce qu'on raconte*

- *Qui le raconte. ?.*

- *Je sais pas, moi, c'est tout le monde, des trucs, qu'on a pu voir quand le petit Nico lui courait derrière sur le chantier, ou que les chauffeurs entendaient en venant chercher les bordereaux chez Sylvie au bureau. Faut dire que le Jean-Ba il avait tout de la lopette, à se faire marcher sur les godasses, quand c'est son propre tonton qu'est proprio de tout ça.* »

On était sur la route en surplomb et, s'étant arrêté pour laisser son passager s'esbaudir, il montrait « tout ça » au loin : une immense zone entourées de murs en plaques de béton, probablement sur plusieurs kilomètres, et couverte de hangars rouillés, de très hautes piles de carcasses de voiture empilées, de quelques grues de manutention. Des camions parcouraient les allées pour rejoindre les diverses sorties pendant que des *Fenwick* rouges portant des ballots, leurs tournaient autour comme les chiens de courre autour du gibier. Magret en eut le souffle coupé. Elle était loin la cabane du père de Nico perdue au milieu des champs et de quelques tas de pneus, de chiffons et de ferrailles.

Vers ce qui semblait une allée d'arbres après un chemin de terre on voyait de petits bâtiments gris préfabriqués, placés en enfilades, et formant plus ou moins un U qu'on pouvait identifier comme les bureaux. Le chauffeur le lui indiqua puis en rétrogradant bruyamment il plaça le camion et commença la descente vers le grand cimetière du métal.

La colère de Burnout

Apprenant que Maigret avait été obligé de faire du stop, Sylvie Gomez, petite femme replète aux cheveux blancs, vira à l'écarlate et chercha à se disculper. Elle voulut appeler immédiatement le taxi pour prouver sa bonne foi mais d'un geste de la main Magret l'arrêta.

« Annoncez moi plutôt à Monsieur Burnout, lui dit-il.

Ce qu'elle fit derechef, toute fébrile et il la suivit dans le long couloir jusqu'au fond des bâtiments qui composaient la partie commerciale et administrative de l'entreprise Burnout. A chacun des pas du commissaire, le plancher de bois et les murs légers tremblaient et couinaient abominablement. Tout le long du couloir totalement impersonnel, il y avait des portes identiques pourvues de petites porte étiquettes indiquant le nom et la fonction des occupants. Des gens levaient la tête en percevant les vibrations pachydermiques du commissaire. A un moment, Magret nota « Jean Baptiste Vachery. Directeur Adjoint ». Puis il arriva tout de suite après, dans le secrétariat de direction, près du bureau de Bernout.

Sylvie Gomez, ouvrit la porte de son bureau, on entendit une conversation téléphonique venant de la porte de communication avec le bureau du Directeur. Magret approcha, hésita au seuil, entra sur le signe d'invitation de la secrétaire. Nicolas Bernout, tout en parlant lui fit des grands signes pour qu'il s'approche, lui indiquant un siège.

Il parlait encore plus fort depuis que Magret était présent.

« Oui, Oui, Les quatre tonnes...les quatre tonnes.. Aha, non pas cette fois. ..Oui, Oui, mais avec le transport, au prix du fuel c'est possible que ...comment ? Non, non pas du tout, vous voulez rire, je pense.

Magret ne réagissait pas aux mimiques faussement exaspérées de son interlocuteur. Il était facile de voir qu'il posait au type très occupé, et en profitait pour laisser mariner son ex camarade de classe. Magret commença ostensiblement à farfouiller sur les petites tables ouvragées placées contre le mur après la porte, et à parcourir les documents qui s'y trouvaient. Ce fut quasi instantané, l'autre abrégé si vite sa conversation téléphonique que Maigret se demanda s'il n'avait pas eu en fait qu'un interlocuteur commercial imaginaire.

Au début de la conversation qui suivit, Magret retrouva, multipliée par le coefficient « adulte », la gamme des réactions que provoquait chez lui le petit Nico, au cours des classes primaires.

Il le contemplait s'agiter et lâcher un invraisemblable torrent de paroles. Nico était brun et sec, il l'était resté. Ses yeux noirs enfoncés dans des orbites bordées de ridules lui donnaient l'air d'un rongeur aux abois. Les cheveux étaient à peine grisonnants.

Avec l'échine courbe et le sourire forcé l'image du rat s'imposait d'elle-même. Vif et fouineur, agité et hyperactif. Le rat avait fait un nid dans ces bâtiments provisoires avec des tapis, des tableaux contemporains, un faux Soulage, une copie déteinte d'un Doutreleau, un bureau blanc au design italien mal vieilli, bien trop grand pour la pièce.

Il n'arrêtait pas de se montrer, de laisser voir sa Copie de Rolex, de s'exclamer sur le temps passé. Il évita quand même le trop facile « *tu n'as pas changé* », pour lui servir « *T'es un bon vivant on dirait !!* ». ce qui était de toute évidence un sarcasme à propos de son ventre ou de sa couperose.

Occupé à l'observer parler, Magret avait négligé le fil de la conversation, et il dû faire un effort pour raccrocher au contenu.

« ...histoire invraisemblable. Ce type succombe à un arrêt cardiaque, parce qu'il stresse, comme un malade parce qu'il doit cravacher pour se mettre à niveau, parce qu'il veut tout faire trop bien, prendre le contrôle de la boîte et manager les gars, entre nous il en était bien incapable, pourri de timidité, et sous prétexte que son oncle a des appuis bien placés, il jette le doute et le discrédit sur moi en insinuant que la mort n'est pas naturelle.

Le Jean-Ba était un nul, faiblard, une couille molle, tu vois le genre ? Il travaillait pour se donner une contenance, il n'était pas capable de faire autre chose et il le faisait mal. Son oncle aurait mieux fait de le marier plutôt que de le mettre là où il n'a absolument pas sa place. Qu'est ce que ce vieux fou est allé chercher ? Ca c'est sûr, c'est parce qu'il ne me supporte plus depuis la vente de l'entreprise. Il y a une clause du contrat de vente qui dit que je dois rester à mon poste jusqu'à ma retraite, et je les emmerde depuis le premier moment. Il profite de la situation pour me mettre dans l'embarras en espérant que je parte plus vite que prévu. Mais il peut quand même pas faire comme si je l'avais assassiné ! Le docteur l'a dit, il est mort d'un arrêt cardiaque, plouf, comme les japonais !

Je te le dis c'était un ergomane, un fondu du boulot, un mono maniaque du bureau, mais pas efficace pour deux ronds. A le voir comme ça on aurait dit un drogué des chiffres et des tableaux, un boulimique de la tâche, un ayatollah de l'activité, un obsédé de l'ouvrage, un extrémiste des heures supplémentaires... mais quand on le connaissait, on voyait bien que c'était beaucoup d'efforts pour pas grand chose. Un besogneux. Et refoulé, en plus, et pas gai avec ça. Il était tellement long à se décider pour tout ! Et toujours à vouloir faire des tableaux de bilan et des systèmes de contrôle de l'activité que ça prenait trois fois plus de temps que la normale pour avancer. Dans notre job l'important c'est de trouver des stocks et des clients pour les reprendre à un bon prix. C'est simple on achète des merdes, on les classe, on en fait des paquets et on revend des merdes classées en paquets. Voilà ! Collecteur que ça s'appelle! Mais ces courbes à la con pour ...

Il rageait et fit un effort de contrôle en croisant le regard de Magret. Il reprit après un silence, presque calmement.

Et à se prendre en plus pour un écologiste sous prétexte qu'il faisait le ferrailleur chiffonnier. C'était nouveau ça ! Non mais t'as vu la zone ? Les terrains de papa, c'est de l'écologie ? Le sol est pourri d'huile de vidange, de DOT et de centaines de merdes de la civilisation mécanique et il voulait qu'on dise l'écologie c'est nous, c'est Burnout !!! Non mais, quel con ! »

Il s'arrêta d'un coup, se rejeta en arrière sur son dossier ; contempla sa montre, puis reprit plus bas

« Je lui disais pourtant, je lui disais tout le temps, depuis le début, qu'il avait tort de prendre les choses sous cet angle. Y'a pas une semaine où je ne lui ai pas répété. Mais il faisait le sourd et il finissait par vouloir m'éviter. Il venait travailler la nuit, tellement qu'il avait rien d'autre à foutre de ses nuits c'te moitié d'impuissant. C'est son tableur qui le faisait jouir..

Pour calmer un peu le flux, Magret intervint.

- *Dis donc, Nico, tu ne l'aurais pas un peu harcelé, par hasard, ton directeur adjoint ?*

Burnout regarda Magret par en dessous d'un air franchement hostile.

« *Harcelé ?* »

Il ricana ...

« Harcelé ! C'est la meilleure, celle là. Alors c'est ça que le grand Commissaire va chercher maintenant ? Des cas de harcèlement. Mais je vais te dire, commissaire, s'il y a un harcelé dans la bagarre, c'est plutôt moi ! Il n'arrêtait pas de me persécuter avec ses chiffres, ses bilans et ses tableaux, ses pièces et ses photocopies, il me surveillait sans cesse pour rapporter à tonton mes allées et venues. Je faisais tourner la machine, ramenait des clients, trouvait des stocks de cuivre fabuleux dans des endroits incroyables, qu'on revendait avec une marge d'enfer, et lui il briefait son oncle quand j'allais faire pipi ou que je changeais ma baignole. Dieu sait ce qu'il a pu lui raconter !

Je vais te dire, Magret : le Jean-Ba je le voyais une demi heure le matin quand j'étais sur le site, et les mercredis et vendredis à 17 heures quand les camions étaient rentrés avec le résultat de la chasse. On signait les courriers, on discutait sur les problèmes du moment. Merde alors ! Harceleur, moi ?

Si tu veux tout savoir, je te le dis, des fois j'ai pété les plombs quand il me faisait des reproches imbéciles, sans même me regarder en face, du genre "Les derniers achats sont pas dans la procédure légale", ou "le fisc va nous tacler sur les frais de vos voyages," ou du genre : "

l'achat des CD de Mylène Farmer pour votre voiture, avec la carte de la boîte, c'est de l'abus de bien social''.. Non mais tu vois un peu ? Mylène Farmer, un abus de bien social ? Dans ces cas là je l'engueulais comme du poisson pourri, je le traitais de tous les noms d'oiseaux, je lui disais que quand on travaille en dehors des heures, c'est qu'on est pas bon...

Il écumait de rage.

Putain! Ca m'énerve ! Ca m'énerve !!! Les Vachery, qu'ils crèvent tous de la même façon. Il me baisent depuis le début et ça continue ».

Magret le regarda plutôt adouci, pour une fois, le petit Nico avait l'air authentique, on le sentait fatigué, exaspéré, presque touchant.

« Ca t'embête si j'interroge ta secrétaire ? »

D'un air las, Nicolas Burnout regarda Magret

« Sylvie ? Oh, tu peux la voir, de toute façon t'as même pas à me demander la permission non ? Jean-Ba c'était son chouchou, elle te dira du bien de lui, c'est sûr..

Et, se levant

- Tu sais Magret, quand j'ai su que c'était toi qui venais ça m'a vraiment soulagé, et puis ça me faisait vraiment plaisir de te revoir...Même si c'est pas partagé... »

Magret ne dit rien, c'était vrai. Tout ce que venait de dire Burnout sonnait vrai.

Sylvie Gomez était impressionnée et flattée. Son interrogatoire lui apparaissait comme un moment de gloire.

Globalement elle confirmait sur un mode qui était hostile à son patron, tout ce que Burnout lui avait dit : les coups de gueule, et le reste. Par ailleurs les traits de caractère de Jean Baptise Vachery lui semblaient d'exceptionnelles qualités dont Burnout était hélas dépourvu. Vachery était bien élevé et très calme, Burnout était vulgaire et agité : voilà ce qui était son avis global sur la question, avis parfaitement susceptible à ses yeux de rendre compte de tous les points de la situation.

Magret au bout d'un moment lui coupa la parole pour lui demander si elle avait remarqué quelque chose de particulier.

Elle réfléchit, dans l'attitude affectée de celle qui cherche mais sait déjà ce qu'elle va dire. Puis elle se lança.

« Depuis un mois il ne disait plus rien ..

- ???

- Avant, on parlait au café, il aimait bien le café pas trop chaud, alors ça faisait qu'on avait toujours nos sept minutes (il avait calculé), le temps que ça refroidisse. Mais depuis un mois, au café, il ne disait plus rien et puis au travail il mettait plus de temps à faire les choses.

- Il y avait une raison ?

- Peut être une conversation qu'il avait eu avec Monsieur Burnout.

- Ils s'étaient dits quoi ?

- Il ne m'en avait pas parlé..

- Mais vous auriez pu écouter ?

- Oh, non quand même, je n'écoute pas aux portes !

- Arrêtez, Sylvie, Il ne vous en avait pas parlé, vous n'aviez pas écouté, alors comment savez vous que cette conversation a eu lieu ? C'est vous qui m'en parlez. Ici les murs sont en papier, la porte du secrétariat au bureau de Nicolas est en verre. et il n'est pas un type discret. Je suis sûr que vous avez entendu tout ce qu'il m'a dit tout à l'heure.

- Je n'étais même pas là, tout à l'heure, par discrétion, justement.

- Vous voyez qu'on entend tout !!! Alors Sylvie ils se sont dit quoi ?

- ...oh... ben ... c'était bizarre. Vous prenez un café ?

- Mmmm ?

- On sera plus tranquille dans le local » dit elle à voix basse

Sylvie emmena Magret dans une pièce minuscule au bout du couloir, encombrée de stocks de feuilles, de rouleaux de papier, de cartons d'emballages d'ordinateurs et d'imprimantes qui laissaient à peine la place pour une cafetière et trois chaises de dactylo totalement de guingois. Un vasistas grillagé laissait passer un peu de lumière du dehors.

- *Asseyez vous commissaire, ici, c'est plus discret.. Un café ?*

Manifestement c'était dans ce lieu que la secrétaire de direction et Jean Baptiste Vachery devaient se retrouver quotidiennement pour papoter durant les 7 minutes de pause.

- *Un café ? Oui, oui, si vous voulez. Ils se sont dits quoi ?*

Tout en s'affairant à la recherche de filtres et de gobelets, madame Gomez, baissant le ton chercha ses mots.

- *Il y a...enfin ça fait, oui ben, c'est ça, à peu près un mois, ils ont parlé assez longtemps, plus que d'habitude. Monsieur Burnout est quelqu'un de très dur, quand même, vous savez, très dur ! C'est pour ça qu'il est bon dans ses affaires. Ce soir là, il avait l'air très énervé, parce que Jean-Ba avait refusé de signer une prime que Burnout s'était octroyé lui-même après avoir déniché son stock de cuivre à Rochefort. Oh ! Ca pétait dur. Il n'arrêtait pas de lui répéter" sans ton oncle tu ne serais rien ",...euh.."T'as tout eu sans effort" qu'est ce qu'il lui disait encore ?"Tu sais même pas ce que c'est que gagner sa vie par soi même,.. et encore...euh... "J'ai vu mon père se bagarrer pour ramener des charrettes de chiffons de 20 centimes, et toi t'as même pas de père à honorer" ...*

- *Quoi ?*

- *Oui, parce que Jean-Ba est orphelin, ses parents sont morts dans le naufrage du « Rex Magnusson » en mer du Nord, quand il avait 2 ans, vous ne saviez pas ? C'est sa tante, la femme d'Aymar, qui le gardait pendant le voyage des parents, et finalement elle l'a élevé Moi j'ai trouvé ça méchant de lui rappeler ça, et ça n'a même pas de sens, ça n'avait rien à faire là...*

- *C'est tout ?*

- *Oh non !! Ca a duré au moins une heure. Burnout était remonté comme un ressort et Jean-Ba, il est pas du genre à répondre, il est comme moi, lui, il n'aime pas les conflits...*

- *Alors ?*

- *Oh je ne sais plus moi...attendez. ..il lui disait encore que c'était "fin con" - excusez commissaire mais il le disait comme ça - de vouloir faire de l'écologie chez Burnout, parce que Jean-Ba il rêvait de ça vous savez, il était très sensible à ça, c'était un rêveur, il voulait le bien de tout le monde, pour la planète et tout ça, et l'autre il lui cassait son idée; en lui montrant comment qu'ici soi disant, on passait plus de temps à polluer la zone qu'à faire du bien aux petits oiseaux..*

- *Mouais...et ?*

- *Après il lui disait, comment déjà ? que "Il savait pas bosser", qu'il prenait trop de temps pour faire les choses, et que c'était pas du tout professionnel, et qu'il se la coulait douce, que c'était facile pour lui de faire traîner tout en longueur pour avoir l'air d'avoir une place importante dans l'entreprise, mais qu'il servait à rien, qu'à faire du vent et que s'il était pas là on ne verrait pas la différence, enfin vous voyez, commissaire que des choses vraiment méchantes et injustes parce que Jean-Ba il a quand même apporté de l'ordre et de la méthode dans l'administration de l'entreprise. Il était assez lent à se décider, c'est vrai et très discret, mais quand même, il était... gen...til. Et depuis ce jour là, il ne di...sait ...plus rien...il avait l'air... complètement absent...et ..per..du».*

Sa voix se mit à trembler, et elle quitta brutalement la pièce, en sanglots. Comme le café n'avait pas été mis en route, Magret la suivit, la salua rapidement sur le seuil de son bureau où elle se cherchait un mouchoir. Elle s'excusa, et salua Magret qui reprit le couloir vers la sortie, elle voulut l'accompagner, il fit signe que ce n'était pas la peine...Le bâtiment trembla à nouveau sous les pas appuyés du commissaire.

Le consultant et le médecin.

Sur le parking il vit un grand type à lunettes, la bonne cinquantaine, aux cheveux gris et courts qui se préparait à monter dans un petit SUV noir. Comme il le regardait en fronçant les sourcils, Magret s'arrêta ce qui obligea l'autre à se décider à venir.

- *Excusez moi, monsieur, vous ne seriez pas le commissaire Magret ?*

- *Mmm Mmm, acquiesca t-il sans grâce*

Ils serrèrent cependant la main tendue.

- *Bonjour Je m'appelle Guinchard, je suis consultant régulier de la boutique. Vous partiez ?*

- *Je ne sais pas encore ? Consultant ?*

- *Oui, consultant. Conseil si vous voulez, domaine RH euh...Ressources Humaines Ecoutez, je vais au bourg, pour déjeuner, la cantine est réservée aux chauffeurs, et les administratifs mangent ici dans une salle horrible, ils amènent leurs sandwiches. Alors, je dois retrouver Larnaud, le médecin pour reparler du décès de Jean-Baptiste Vachery..*

- *Ah ?*

- *Vous avez une voiture ? Non ? Venez avec moi, on pourra parler du drame, si vous voulez, l'enterrement a été annoncé pour Jeudi à Niort, vous saviez. ?*

- *Non.*

Magret était préoccupé, ses tremblements s'accroissaient et il transpirait abondamment. Dans la voiture du consultant, il sentait que ce dernier le regardait en biais, interrogateur.

...

A l'Hôtel de « la petite Arche », Larnaud était déjà à table devant un demi de Leffe et attendait. Comme la table était prévue pour deux, il y eut des échanges avec le patron qui les installa sur une table de quatre, près de l'entrée mais Guinchard insistait pour que ce soit au fond, tranquille. Au grand soulagement de Magret. Larnaud demanda s'ils voulaient boire quelque chose. Guinchard voulut une bière également et Magret suivit. Il fit un effort pour ne pas se jeter sur la sienne quand la serveuse les apporta. D'un seul trait il en vida pourtant les deux tiers.

Il perçut les sourcils levés de Larnaud à l'adresse de Guinchard.

Celui-ci s'expliqua :

« *J'ai pris la liberté d'inviter Monsieur Magret, parce qu'il est intéressé à la disparition de Jean-Ba...ça ne te gêne pas ?*

- *Si je ne suis pas obligé de rompre le secret professionnel...*

- *En fait vous vouliez parler de quoi ensemble ?* dit Magret sans sourire, à l'adresse de Guinchard.

- *Sans le savoir je crois que nous sommes tout réunis à l'initiative d'un absent. Aymar Vachery s'est arrangé pour vous faire venir ici, il a cassé les pieds à Larnaud pour en savoir plus sur le décès de son neveu, et moi il m'a déjà appelé deux fois pour savoir ce que j'en pensais comme « œil extérieur ».*

Magret, depuis la bière se sentait plus détendu, et lorsque le patron vint prendre les commandes, il proposa d'offrir la bouteille de « Vin du mois » dont l'annonce était faite sur un petit carton de la table. Après avoir pincé les lèvres une seconde, Larnaud lui sourit gentiment:

« *Avec grand plaisir, commissaire...* ».

Commande du repas passée, bouteille amenée sur la table avec le pain, son verre de Graves à la main, Magret prit la parole.

« Merci de m'accepter à votre table, ... Vous foutez quoi, exactement chez Burnout, vous ? dit-il à Guinchard. Sans se formaliser, ce dernier parut trouver drôle le ton brutal de la question

- Bon, pour faire vite, je suis chargé par le groupe financier qui contrôle Burnout d'évaluer l'état d'esprit des gens qui travaillent là, avant de se lancer dans un développement de l'entreprise, qui pourrait muter progressivement vers un centre de triage et de recyclage beaucoup plus important que ce qui se fait aujourd'hui. Avant moi, des ingénieurs et des comptables sont passés pour confirmer la faisabilité concrète du projet. Moi j'envisage tout le reste, et surtout la capacité des employés à absorber un pareil changement. Quant on touche au travail des gens, vous savez, on peut s'attendre à des effets et à des conséquences surprenantes. Je préconise la meilleure façon d'y arriver. Globalement, je tiens à voir pratiquer une vraie écologie des RH, soit le respect des sujets qui travaillent. Et les outils qui marchent ne sont pas souvent ceux qu'on pense

-Mmh Ouais, ouais, si vous le dites ! ronchonna Magret après un silence qui lui avait permis de se remémorer la période où le divisionnaire avait proposé de le passer aux « affaires diverses », créé pour lui après ses histoires à la criminelle.

Les autres respectèrent son silence ...

Puis Magret reprit

- J'abuse sans doute mais comme je repars ce soir je voudrais vous demander, Docteur, pourquoi la mort de Vachery n'est pas suspecte, parce que, en fait, il n'y a pas eu d'autopsie pour le dire puisqu'elle n'est pas suspecte...Et elle n'est pas suspecte parce que vous avez signé le permis d'inhumer...

- Bon, écoutez, je n'ai rien à vous dire, vous ne m'avez pas montré de commission rogatoire et vous n'avez dit à personne pourquoi vous étiez là. Je ne devrais pas vous en parler, mais je crois que nous avons tous les trois envie de savoir ce qu'il en est vraiment avant de décider de passer à autre chose. Vachery, le vieux, nous casse les pieds et s'il n'y a rien de criminel dans la mort de son neveu, il n'y aura pas de trop de trois avis pour le convaincre. La mort de son neveu n'est pas absolument pas suspecte mais elle est déroutante, car l'arrêt cardiaque semble simple. Chez un sujet encore jeune, (il avait mon âge ! sourit-il) ça reste possible mais on n'avait absolument aucun antécédent. J'ai eu un soupçon un instant et j'ai demandé à Sylvie Gomez si elle connaissait le médecin traitant de Vachery. Je l'ai appelé et nous avons échangé sur le dossier de son patient. Globalement il m'a dit que Vachery, qui n'avait rien du bon vivant, était cependant en bon état de santé. Une petite tension, mais normale. J'ai fait aussi autre chose après le coup de téléphone. J'ai fait une prise de sang sur le cadavre après l'avoir examiné. J'ai eu du mal car le sang était proche de la coagulation.

- Quoi ? Mais alors il ne fallait pas signer le permis d'inh...et le proc aurait dû...Mais vous n'auriez jamais ...

Larnaud leva la main pour faire taire l'indignation du commissaire.

- Je maintiens que le décès, n'est pas suspect, j'ai signé le permis d'inhumer, en toute connaissance de cause, âme et conscience et tout et tout. J'ai fait la prise de sang sans trop savoir pourquoi, pour lever un dernier risque sur Cent mille, sans lancer tout le bazar, que Vachery a presque provoqué quand même, au final...remarquez. L'idée du poison m'a traversé. Mais elle paraissait si absurde. Le brigadier de gendarmerie était là, il a froncé en me voyant faire mais finalement il n'a rien dit. Et j'ai les résultats de la prise de sang. Le proprio du labo est un copain de la fac, je lui ai envoyé le prélèvement (sans donner de nom). Et voilà le résultat... «

il sortit une feuille de l'agenda placé dans sa mallette.

« Bon alors....Jean-Ba, un peu anémié, un peu d'albumine et surtout, par rapport à ma demande initiale aucune trace de substance toxique, ni psychotropes, ni hypnotiques, ni poison, ni cyanure, mort au rat, digitaline. Donc, tout est normal et j'ai eu raison de faire comme ça. Sinon, je vous jure que je n'aurais pas hésité à relancer la procédure que j'avais négligée, quitte à me faire remonter les bretelles par le conseil de l'ordre».

Magret grogna

« C'aurait pu être un suicide.. Vous auriez du demander

- *Oui mais vous savez, un mec qui se suicide devant un ordinateur, il éteint la bécane j'imagine. A mon avis, il ne laisse pas ouvert un tableau Excel inachevé faisant le bilan comparatif des dépenses de fonctionnement du mois en cours avec celles des années passées*

« C'est très limite, très, très limite...

- Si vous le pensez vraiment allez y, j'assumerai tout.

Un lourd silence s'installa, puis Magret eut le sentiment qu'il pouvait faire confiance au médecin. Il lâcha enfin,

- De quoi il est mort, alors ?

- D'avoir arrêté de vivre...J'en suis absolument certain.

- C'est peut être un peu court...Monsieur de la Palisse.

- Je pourrais dire un arrêt cardiaque, mais ça voudrait dire une faiblesse du cœur. Ma conviction est que vivre implique d'abord la volonté de vivre. Et que peut être il n'avait plus la volonté de vivre ?

- Dépressif ?

- Pas vraiment non, ou alors il est dépressif depuis tout petit..

- Ses parents sont morts, quand il avait deux ans.

- Oui, je sais, ce n'est pas exclu que cette cause soit la seule réelle, et profonde. Mais dépressif au sens habituel, non...Il restait actif, professionnellement, pas spécialement de fatigue, d'aboulie, de désintérêt pour les autres, vie sexuelle réduite mais existante et satisfaisante, il entretenait ses bagnoles le week-end, partait en vacances.. Je tiens ça de son médecin traitant à Niort, qui est formel là dessus Un type de vie particulier, célibataire un petit peu refoulé. Guinchard nous dirait je pense « obsessionnel adapté », non ?

Le consultant acquiesça :

« Oui, mais pas beaucoup d'enjeux dans la vie personnelle, quand même... »

- Ouais mais dans le boulot, pas mal d'enjeux par contre C'était une dimension importante quand même, pour lui...

- Comment on appelle déjà les cadres japonais qui meurent au travail... un « karoshi ? » .

Le Karoshi de Vachery

Larnaud secoua la tête.

- « Ce n'est pas du Karoshi. Le karoshi relève d'un surcroît de pression dans une relation de dépendance à l'entreprise. Un certain Uehata avait effectué une étude sur des travailleurs japonais victimes d'accidents cardio-vasculaires. Il s'est entretenu avec eux ou avec des membres de leurs familles au sujet des demandes de réparation. Beaucoup avaient subi des accidents vasculaires cérébraux. Y'en a plein de genres, si ça vous amuse je vous les donne : hémorragie arachnoïdienne, hémorragie cérébrale, infarctus cérébral, insuffisance cardiaque aiguë, infarctus du myocarde, rupture de l'aorte, euh...

- Ca ira comme ça, on vous croit, dit le commissaire, agacé.

- Une autopsie a été effectuée dans 16 cas seulement, je crois. Ces personnes avaient souvent des antécédents d'hypertension, de diabète ou d'autres maladies. Mais ils avaient travaillé durant de longues heures, bien plus que ne le faisait notre Jean Baptiste, qui de plus n'était pas soumis à une tension énorme. Sauf peut être quand il s'engueulait avec le petit Nico... Pour le karoshi dans la moitié des cas, un événement déclenchant a pu être identifié dans les vingt-quatre heures précédant la crise. Alors peut être faudrait il trouver cela ? En y réfléchissant je n'ai trouvé qu'un seul équivalent pour rendre compte de la mort de Vachery.

- Quoi donc ?

- La conjonction d'un syndrome cardiorespiratoire et d'un syndrome de glissement.

- ?????

Le premier est la succession de 3 évènements : disparition du pouls, perte de conscience et enfin arrêt de la respiration. Ces évènements s'enchaînent très rapidement - quelques secondes seulement. Sans traitement immédiat, 90 à 95% des victimes décèdent.

Et le syndrome de glissement ...c'est autre chose. Quand je vais à la maison de retraite, juste à côté, là, je vois des personnes âgées, qui pourraient vivre sans problème 10 ou 20 ans de plus, se laisser aller assez brutalement à ne plus vivre. On voit ça à leur regard qui s'absente, quand tout le reste pourrait avoir l'air encore présent. Elles regardent au-delà de la fin de la vie et houp, en quinze jours, on m'appelle en urgence, décès inattendu. Elles se disent peut être, à tort peut être aussi qu'elles n'ont plus besoin de vivre, et glissent vers l'ailleurs sans dire plus de choses.

- Mais il n'était pas vieux, Vachery.

- Je connais pas mal de plus jeunes qui ne vivent que parce qu'il faut bien ...

- Pourquoi pas glisser avant ? Pourquoi maintenant. Et qu'est ce qui l'aurait fait glisser ?

- J'en sais rien, moi ! Vous n'avez rien découvert, vous de votre côté ?

- La conversation...dit pensivement Magret.

- Pardon ?

- J'ai vu Sylvie Gomez la secrétaire de Burnout, qui m'a dit qu'il y a de ça un mois environ, Burnout et Vachery ont eu une conversation houleuse. Euh...En fait de conversation, Vachery n'a rien dit, C'est Nico l'énergique qui l'avait coincé un soir pour lui déverser un déluge de reproches à sa façon.

- Du genre ?

- Si je me souviens de ce que m'a dit Gomez... alors ...Un, que Burnout lui avait démontré qu'il ne méritait pas sa situation, Deux, qu'il devrait renoncer à l'idée qu'en bossant à Burnout, il faisait du bien à la planète, trois qu'il ne savait pas bosser efficacement, et que ses efforts étaient ridicules, quatre, qu'on ne voyait absolument pas ce qu'il faisait pour l'entreprise.

Guinchard lui demanda de répéter ce qu'il venait de dire, avec un tel mouvement d'intérêt que, sans poser de questions, Maigret accepta de détailler sa conversation avec Gomez.

« Extraordinaire, incroyable...murmurait Guinchard en écoutant le récit de Magret, puis après avoir fait préciser plusieurs fois la nature des échanges entre les deux directeurs de Burnout SA, il déclara :

- Si je réunis vos constats à tous les deux je crois qu'on peut avoir une hypothèse sur la mort, de Jean-Ba, dit-il au bout d'un moment.

Laissez moi le temps de vous expliquer.

Il y a plusieurs années, j'avais écrit un article sur les éléments conscients et inconscients qui permettaient à un individu de se maintenir un lien vivant avec le travail, comme source de son identité..

- MmhMmh ? fit Magret, mettant ses lèvres en un cul de poule dubitatif.

- Disons, si vous préférez, en position active vis-à-vis de la question du travail. Très clairement, il y en avait quatre : le fait de s'inscrire dans des signifiants issus de la sphère « paternelle », le besoin de travailler sinon pour une grande cause, au moins au-delà de ses seuls besoins, la nécessité d'éprouver ses efforts comme capables de modifier une part de la réalité, et la capacité de percevoir concrètement cette modification. Dans mon groupe de travail on appelait ça les 4 piliers du désir de travail : la dette paternelle, le rêve mégalomane, le fantasme du labeur, la haine du désir

- Pffff.. ouh là là ! dit Magret. Vous pouvez le faire moins vite ?

*- Peu importe, reprenez que **sans ces éléments on ne peut plus travailler**. Si un seul vient à manquer on bosse avec moins de facilité, si deux manquent, alors on travaille avec plus de douleur, trois manquent c'est le stress absolu, si les quatre disparaissent y'a plus de Désir, autrement dit la mort psychique...Si j'en crois ce que Gomez a rapporté de la relation entre les deux hommes ce soir là, Burnout a génialement démonté chacun des piliers du désir de travail*

de son sous directeur. Reprenez tout ce qu'il lui a dit et vous verrez, c'est comme à la parade : Il vient de nulle part, puisque c'est son oncle qui l'a placé là, la boîte dans laquelle il travaille ne vise que les profits et pollue, il est incompetent et inutile, et quoiqu'il fasse on ne voit pas la différence dans la production de l'entreprise ou dans la réalité. Comme le travail était quasiment toute sa vie, à Vachery, et que le type n'était pas réputé pour être une forte personnalité, est ce qu'on ne peut pas comprendre alors la mise en place du glissement que décrivait Larnaud. Non ?

- ... ?

- ... ?? Mmm...souffla Magret, mais quand même ...Jean-Ba était bien soutenu par son oncle, il devait reprendre l'entreprise, après le départ de Burnout, C'était pas bouché à l'horizon pour lui., au contraire, dans 4 ou 5 ans : président directeur général d'une grosse boîte peinte en vert !

Les plats du jour arrivèrent alors à point pour occuper les trois hommes. L'hypothèse proposée par Guinchard était séduisante mais le dernier argument de Magret l'avait déboutée proprement et ce montage médico-psycho-criminel parut fort évanescent.

Chacun des trois enquêteurs mastiqua en silence un roast-beef aussi résistant que le fond de l'affaire. Au bout d'un moment il renoncèrent à terminer leur assiette et se contentèrent des frites et de la salade malencontreusement détremées par le jus de la viande...

Il y avait peu de clients, un brouhaha léger venait de la salle.

Glissements

Soudain Magret se leva; si brusquement que la bouteille de vin sur la table se renversa. Comme elle était au trois quart vide, et que Larnaud avait eu le réflexe de la relever vivement, il n'y eut que peu de dégâts.

Mais le plus surprenant était que Magret ne fit rien pour s'excuser. Sans même paraître s'apercevoir de sa maladresse, il fila jusqu'au bar. Les deux autres le virent faire un geste pour demander un téléphone. De loin ils devinèrent qu'on lui indiquait qu'il n'y en avait plus pour les clients. Magret revint près de la table pour prendre sa serviette. Il y farfouilla, prit son portable, le montra aux autres en disant « *j'y pense jamais* » et repartit,

Mais 3 secondes après, il revint et demanda à ses compagnons de table :

« Vous avez le numéro d'Aymar Vachery ? »

Guinchard regarda sur son propre portable et lui donna l'indication que le commissaire reprit chiffre à chiffre sur son appareil, puis il disparut à nouveau vers la sortie ; on le vit marcher de long en large sur le trottoir, appareil sur l'oreille

Vingt minutes plus tard il était de retour, avec un regard transformé.

Les autres avaient mangé le fromage, il en restait une part à la place de Magret, mais il n'y fit pas attention. Simplement il prit la bouteille pour verser ce qui en restait dans son verre. Regardant les autres et leur dit :

- Bingo ! Vous aviez raison tous les deux.

Les sourcils levés, les deux autres attendaient qu'il s'explique

- Vachery avait téléphoné à Jean-Ba la veille de sa mort, pour lui dire qu'il ne lui donnerait pas la direction de l'entreprise. Ca rend donc votre hypothèse plausible. L'autre n'avait plus de raison de vivre. Il aurait pu se suicider mais comme vous le suggérez, sa faiblesse constitutionnelle venait de beaucoup plus loin encore.

Jean-Ba a fait comme cette bouteille : Quelques uns la boivent, Burnout la renverse, Aymar la termine ...Qu'est ce qui reste ? Un cadavre, ça s'appelle, non ? C'est fragile, un ergomane...

- Un quoi ?

- Un ergomane, c'est Burnout qui l'appelait comme ça. Aymar renonce à continuer son cirque, je lui ai dit qu'il n'y avait rien de suspect dans la mort de son neveu sauf son coup de téléphone de la veille... J'ai cru qu'il allait en faire une crise cardiaque au bout du fil, enfin du ...Je

pense qu'il avait lui-même eu peur d'avoir été trop dur avec son neveu, et qu'il soupçonnait tout le monde pour ne pas ...ne pas... ne pas .

- ...se laisser submerger par la culpabilité ? proposa Guinchard.

- Ouais, quelque chose comme ça.

oooooo

Sur les quais de la gare Magret salua Guinchard et Larnaud qui l'avaient accompagnés. Il avait un pied dans le train quand Larnaud revint vers lui et lui dit :

*« De ma part et de celle de Guinchard : Clinique **Dayli** à **Riom** Demander le docteur **Tremaince**, de ma part. Vous arrêtez de boire. Et vous vous remettez au travail, Ne vous laissez pas glisser, vous non plus ».*

Puis il lui tourna le dos. Il était loin quand Magret ébaucha un minuscule sourire en coin, et murmura... « *Ok, Merci Doc..* »

La porte du Bombardier se ferma devant son nez avec un sifflement.